

Espaces Dialogues

Cycle « Cultures détournées, cultures perverses »

Sport et nazisme en Alsace et ailleurs

Conférence-débat du 13 octobre 2012

Centre européen du résistant déporté (CERD) - Struthof

Dans ces lieux voués à l'anéantissement des âmes et des corps, le sport existe bien. Il est pervers, voire pervers, mais son étude éclaire d'un jour nouveau le rapport entre les bourreaux et leurs victimes, ainsi que la folie parfaitement organisée qui règne au sein du système concentrationnaire.

Intervenants :

- *Doriane Gomet, historienne (Thèse non communiquée)*
- *Alfred Wahl, historien page 2 et s.*
- *François Amoudruz, ancien déporté page 8 et s.*

Préambule

Frédérique NEAU-DUFOUR, directrice du CERD : Bonjour, mesdames et messieurs. Je vous remercie d'être venus nombreux au Centre européen du résistant déporté. Ce café-histoire est organisé par l'irremplaçable Marcel Spisser, président des Amis du mémorial de l'Alsace-Moselle, dont la directrice, Barbara Hesse, est également parmi nous ; il est coorganisé avec l'association Espaces Dialogues dont la présidente Liliane Amoudruz est présente, ainsi que son mari, François Amoudruz, qui nous dira tout à l'heure son témoignage puisque lui-même a été déporté, notamment à Buchenwald.

Autour de cette table, pour vous parler de ce thème un peu étrange au premier abord qu'est le sport et le nazisme, nous recevons Doriane Gomet, une agrégée d'EPS qui a choisi de s'intéresser à l'histoire grâce à une thèse qu'elle vient d'achever, après six années de travail, sur le sport tel qu'il était pratiqué par les Français déplacés dans le Reich durant la Seconde Guerre mondiale, qu'ils aient été prisonniers de guerre, au STO (Service du travail obligatoire) ou déportés. Elle a enseigné à Paris V et aujourd'hui, elle est enseignante d'histoire à Angers auprès de professeurs qui se destinent à l'EPS.

Alfred Wahl est également historien et je pense qu'il est plus connu de vous ici en Alsace. Il a été lui-même footballeur d'un bon niveau dans sa jeunesse, et lui aussi s'est destiné à l'histoire. Il a été notamment maître de conférences à l'université Robert Schuman de Strasbourg, puis professeur à l'université de Metz jusqu'en 2002 et professeur émérite. Il a beaucoup travaillé sur l'Allemagne au XX^e siècle ainsi que sur le football, avec entre autres le livre *La Balle au pied - Histoire du football*, chez Gallimard en 1990.

Liliane AMOUDRUZ, présidente d'Espaces Dialogues : Au sein de notre association, nous nous proposons d'étudier et de réfléchir à toutes les questions de société qui

peuvent se poser au fur et à mesure que se déroule l'Histoire sous nos yeux. Je suis ici parce que nous avons entamé un cycle sur les cultures détournées, sur la façon dont les nazis se sont emparés de ce qu'il y a de plus élevé dans l'humanité, c'est-à-dire l'art, la musique, l'écrit, et les ont détournés au profit d'une théorie assassine ou pour obtenir d'une humanité qu'elle se renie. À travers ce qui sera dit tout à l'heure, vous verrez que la culture physique a été utilisée pour que les déportés soient encore plus épuisés, encore plus déshumanisés. Durant ce cycle de cultures détournées, nous avons déjà abordé le langage et la musique ; aujourd'hui, nous allons aborder avec vous ces détournements de la culture physique.

Exposé d'Alfred WAHL

Merci de me donner la parole sur un sujet qui a priori ne me préoccupait pas directement : je m'intéresse en principe au problème du mouvement sportif, mais j'ai découvert, comme beaucoup d'autres récemment, que cette question avait été plus ou moins oubliée dans les analyses sur le troisième Reich. C'est une question tout à fait nouvelle, parce que les déportés eux-mêmes n'en ont pas beaucoup parlé ; donc, faute de témoignages, on ne sait pas grand-chose.

Dans mon exposé, je partirai d'abord du constat de la *Gleichschaltung* du mouvement sportif allemand, puis alsacien. *Gleichschaltung*, cela veut dire « mise au pas », c'est-à-dire la soumission au pouvoir absolu du Führer et de ses acolytes. Ce phénomène de 1933 ne constitue pas une rupture totale et comme dans d'autres domaines, ce qui s'est passé ensuite était déjà en gestation. Donc, je serais assez partisan de la théorie selon laquelle le nazisme n'est pas une période tout à fait exceptionnelle dans l'histoire allemande.

Cela me conduira à rappeler ce qu'est le mouvement sportif parce que compte tenu de ce que vous venez d'entendre sur l'instrumentalisation du mouvement d'éducation physique et du sport, il est évident qu'il est indispensable de connaître ce qu'est vraiment le mouvement sportif associatif et ce qu'est l'éducation physique ou la gymnastique. Nous verrons cet aspect-là rapidement, et ensuite la description rapide des faits en Allemagne et en Alsace ; mais l'essentiel, vous l'avez déjà entendu.

J'ajouterai une petite parenthèse sur la question du sport. Le sport associatif tel que le football dans les camps de concentration n'a rien à voir avec l'aspect que Doriane Gomet a développé, à savoir l'éducation physique, c'est-à-dire les brimades physiques qui ont été imposées ; la pratique sportive est quelque chose de très différent. Le sport est un phénomène ludique et donc, la finalité des deux n'est pas la même.

Ensuite, s'il me reste du temps, je suivrai le devenir des dirigeants nazis du sport, parce que cela conforte encore mon point de vue, à savoir que les dirigeants des mouvements sportifs en place en 1933 le sont encore sous le nazisme et sous Adenauer. Il y a une continuité, comme dans les autres domaines de l'administration et dans la diplomatie où vous retrouvez les mêmes depuis la république de Weimar jusqu'à la fin de la période Adenauer. Je veux dire que le nazisme, dans le sport tout comme dans d'autres domaines, n'a pas été une parenthèse dont il faut surestimer l'originalité par rapport à ce qui existait avant et ce qui était après.

*

À l'origine, le sport, né à la fin du XIX^e siècle, n'a pas été conçu comme un moyen de muscler ou de fortifier le corps ; cela, c'était le fait de la gymnastique. Le sport, c'est quelque chose de différent. Il est né en Angleterre. Il est contemporain de l'installation du libéralisme politique et du libéralisme économique, c'est-à-dire qu'il s'agit d'euphémiser la violence dans les collèges et dans la société. De la même façon que les partis politiques apparaissant en Angleterre vers cette époque règlent les problèmes politiques par le débat, la discussion et les votes, le sport est introduit dans les collèges pour diminuer la violence qui y régnait. Qui dit collège, évidemment, dit élite sociale. Il s'agissait de discipliner les élèves par des jeux comportant des règles impliquant l'initiative et la compétition loyale, et d'euphémiser la violence par leur aspect ludique. D'ailleurs, les rencontres internationales sont organisées pour rapprocher les peuples, pour promouvoir l'entente et à l'origine, chaque match international était accompagné d'un aspect festif : on accueille le partenaire à la gare, on lui fait visiter la ville, il y a des toasts et ainsi de suite jusqu'au match, et cela recommence pour le départ.

Puisque nous sommes en Alsace, il faut souligner l'existence d'un personnage qui a joué un rôle exceptionnel dans l'histoire de l'installation du mouvement sportif, jusqu'à son élimination – par l'émigration – à l'époque du nazisme en Allemagne : il s'agit de Walther Bensemman, qui a introduit les clubs de football dans l'Allemagne du sud et en Alsace. Et il faut citer aussi un autre personnage né en Alsace, mais d'un père allemand, en 1877 : Ivo Schricker, qui a été un ami de Bensemman et qui a fini sa carrière comme secrétaire général de la Fédération internationale de football. À ce titre, il a joué un grand rôle dans le mouvement de résistance du football à Hitler, puisqu'il était implanté à l'extérieur, à Zurich.

Après 1918, Bensemman est retourné en Allemagne. C'était un Allemand, fils d'un banquier juif de Berlin. Il a fondé un journal qui existe toujours, le *Kicker* – le Footballeur. Tout au long de la république de Weimar, il y a rédigé des éditoriaux fondés sur l'idée que le football doit être un outil de paix. Ce n'est pas du tout l'esprit qui est en train de se développer dans cette Allemagne de Weimar qui ne pardonne ni la défaite, ni l'installation de la république. C'est la gymnastique, déjà présente très fortement, qui va prendre du poil de la bête ; elle avait été fondée par le *Turnvater* Jahn comme un instrument de nationalisme et de militarisme. La gymnastique et le sport ne fonctionnent pas dans le même milieu. Le sport, c'est l'élite sociale, la très grande bourgeoisie et l'aristocratie – de Coubertin n'était pas un commun des mortels – et la gymnastique, c'est les milieux moyens et populaires.

Cette importance de la gymnastique, spécifique à l'Allemagne, est beaucoup moins développée ailleurs. L'esprit de la gymnastique, c'est-à-dire le nationalisme et le militarisme, gagne le football et le mouvement sportif en général au cours de la république de Weimar. Ainsi, la Fédération allemande de football – le DFB – est présidée alors par le commissaire de police Linemann qui s'en prend à Bensemman dans les années 1920, dans un journal rival nationaliste du foot. Il écrit : « Vous pensez trop international. Vous rêvez en langue étrangère et vous avez une mentalité étrangère. » Cherchez l'ennemi, c'est le Juif : puisque Bensemman était Juif, il avait une mentalité « étrangère ». Linemann sera un grand cadre du football nazi, arrivé à ce stade parce qu'il a écrit dans un journal rival du *Kicker* dirigé par un dénommé Guido von Mengden, futur cadre nazi dans le mouvement sportif après 1933. En somme, dans le mouvement du football, les cadres sont en place. Hitler peut venir. Tout est prêt.

Sous la république de Weimar, le statut du sport est encore fondé sur le système associatif, c'est-à-dire autonomie et élection des dirigeants, comme dans toutes les organisations associatives privées. Les nazis arrivent. Ils pratiquent, comme dans les autres domaines, la *Gleichschaltung*, la mise au pas organisationnelle. On y introduit la structure pyramidale : la nomination du chef par le Führer, puis la nomination des chefs successifs. Il n'y a plus de débat, plus de discussion, plus d'élection des dirigeants, mais partout des chefs nommés qui exercent le pouvoir de manière absolue. La seule chose qui change vraiment, c'est la structuration du mouvement, mais les hommes qui sont en place sont les mêmes. Cela pourrait donc accréditer l'idée que le national-socialisme n'a pas été une parenthèse qui a commencé en 1933 et s'est achevée en 1945. J'ai déjà cité Linemann et von Mengden, En 1928, un dénommé Georg Xantry est secrétaire général de la Fédération allemande de football ; on le retrouve après 1933 dans la direction du football nazi, et après 1945 dans la même position, jusqu'à sa retraite.

Dès mars 1933, on procède aussi à la dissolution du mouvement sportif ouvrier, puis catholique. Les dirigeants sont arrêtés pour empêcher tout fonctionnement. Alors commence la première opération, qui n'est pas guidée par Hitler, d'élimination des Juifs du mouvement sportif associatif : il s'agit de chasser les joueurs juifs des clubs. C'est la base – par exemple Linemann – qui donne des instructions au nom de la fédération de football encore en place. On va demander à tous les joueurs la nature de leur religion – la religion dans un sens racial, comme il est précisé dans un texte. Cela a conduit à une élimination progressive, puis ordonnée définitivement par le régime qui n'a fait qu'entériner ce que la base a voulu, cette base qui voulait toujours être en avance par rapport au mouvement nazi lui-même. En conséquence, les Juifs sont autorisés à pratiquer les sports entre eux pendant un certain temps, jusqu'en 1938 au moins.

En avril 1933, l'organisation sportive est décapitée. Les nazis proposent la nomination d'un *Reichskommissar* nazi qui porte le nom de Tschammer und Osten et qui a pour mission – on en revient à l'idéologie – de rénover le sport allemand et de lui rendre un esprit allemand, c'est-à-dire nazi. Ce dernier devient ensuite *Reichssportführer*, puis le Führer du *Nationalsozialistischer Deutscher Reichsbund für Leibesübungen*, c'est-à-dire qu'il est *Reichsführer* comme l'est Himmler dans son domaine. Le mouvement sportif est divisé en plusieurs *Fachämter*, le football par exemple, dont le chef est Linemann, qui était président de la Fédération de football avant 1933. De même, Guido von Mengden est le chargé de presse. Linemann fait une grande publication diffusée à travers le pays sur laquelle est dit que désormais, le football a comme principe essentiel de se soumettre aux principes et aux volontés du Führer. Tous ces personnages restent en place, et il y en a d'autres... Un dénommé Koppehel par exemple, un ancien chef nazi, qui écrit l'histoire du football allemand dans les années 50 : le football sous le nazisme se limite à quelques feuillets sur les 400 pages du livre, sans aucune indication de l'aspect répressif du régime.

Pour donner une idée de ces personnages, Guido von Mengden – toujours en place en 1960 – salue la guerre. Il écrit : « C'est avec un dévouement fanatique et une fidélité constante pour le national-socialisme ainsi qu'un amour sans fin pour notre Führer que nous maîtriserons notre devoir [le football]. » Il explique aussi que le professionnalisme est une affaire d'argent, de réclames, de stars, de sensations et que ce poison du professionnalisme a été inoculé au peuple allemand par les Juifs. La formule n'est pas

correcte, mais le fait même est juste, puisque l'on sait que le mouvement du football est un phénomène dû pour l'essentiel – en Hongrie, en Autriche, en Tchécoslovaquie et même en Allemagne – à de grands notables juifs ; je pourrais souligner que c'était pour eux un moyen de s'intégrer dans la bourgeoisie allemande, parce que c'est là qu'ils pouvaient la fréquenter.

Quant aux Jeux olympiques de 1936, ils ont été largement instrumentalisés. Il y avait eu beaucoup de partisans du boycott, notamment aux États-Unis d'Amérique, mais le président de la Fédération d'athlétisme Avery Brundage – qui est aussi le futur président du CIO – a plaidé la cause de Hitler, de même que le président du Comité international olympique Baillet-Latour et Pierre de Coubertin. Certes, Coubertin, c'est le personnage sacré, mais il ne faut pas oublier qu'il a dit « l'Allemagne a enfin un régime digne de ce nom », et il a vécu à la fin de sa vie avec les subsides de Hitler. Il y a eu beaucoup de phrases comme celle-là. Tout cela est peut-être politiquement incorrect... Je passe sur les Jeux olympiques où il y a eu une espèce de pause dans l'antisémitisme concret du régime nazi pour des raisons évidentes, puisque venaient des compétiteurs de tous les pays démocratiques.

Je reviendrai sur la question du dénommé Carl Diem dont on disait que c'était un *nazi Wolf*, ce qui veut tout dire. Carl Diem est le grand organisateur du mouvement d'éducation physique et de gymnastique, mais pas du sport. En 1936, il est déçu de ne pas avoir été nommé chef du mouvement sportif et gymnique allemand car l'aristocrate von Tschammer a pris cette place, et il se contente d'être le secrétaire général des Jeux olympiques ; précisons que c'est lui qui est l'inventeur de la flamme olympique. Il a fondé en 1938 l'Institut international olympique dont il voulait faire de Coubertin le président, mais bien entendu sous la houlette de Hitler ; Coubertin n'a pas eu le temps de prendre possession du poste. Bien qu'il n'ait pas obtenu le poste qu'il voulait, Carl Diem a quand même occupé une fonction intéressante : il est devenu chef des sports dans les territoires occupés et conquis. À ce titre-là, il a beaucoup vécu à Paris pour organiser des rencontres avec les collaborateurs et avec les équipes nazies, SS, etc.

Je voudrais dire un mot sur la question du football dans les camps. Les nazis ont utilisé l'exercice physique pour brimer et anéantir le physique des déportés. Rien de tel pour le football, qui a été utilisé comme une arme de distraction et d'amélioration du moral dans un but bien précis. Nous savons qu'à la fin, Himmler était devenu avec ses SS une entreprise richissime vouée au profit. Sous prétexte de favoriser l'effort de guerre, c'était devenu une entreprise capitaliste, d'où le fait que les détenus prenaient un autre intérêt : il s'agissait de les faire mieux travailler, peut-être d'améliorer leur situation, lorsque le tarissement du recrutement se faisait sentir. C'est avec cet objectif que sont apparues dans les camps les rencontres de football à partir de 1942, en même temps que les rations ont été améliorées. L'objectif était d'apporter aux détenus une distraction. Nous avons des témoignages d'un certain nombre de détenus qui en parlent, et Primo Levi, qui a été déporté, a bien compris cet aspect des choses dans ses écrits ; il a parlé de zones grises à propos des pratiques sportives, par rapport au noir de l'intérieur et au blanc de l'extérieur, notant qu'il y avait là une zone provisoirement grise.

En ce qui concerne l'Alsace avant 1940, elle était déjà largement concernée par l'antisémitisme, qui n'a pas été importé par les nazis. Il y a eu beaucoup de mouvements antisémites à Strasbourg, par exemple contre des magasins juifs, alors qu'on savait ce

qui se passait à Dachau. Le terrain était déjà préparé et lorsque les nazis sont arrivés, ils ont tout de suite trouvé des troupes pour suivre leurs directives et collaborer à la construction du mouvement sportif nazifié.

Voici un exemple qui peut faire réfléchir et qui m'a absolument sidéré lorsque j'en ai pris connaissance il n'y a pas si longtemps : au mois de juillet 1940 sont rentrés les évacués de 1939, et parmi eux des footballeurs. On s'aperçoit qu'au mois de juillet déjà, il y a eu des matchs de football avec des équipes allemandes : Mulhouse a joué contre Fribourg, Colmar contre Karlsruhe ; le Racing club de Strasbourg, appelé *Rasensport Straßburg*, a joué contre Pforzheim devant 8 000 spectateurs au début du mois d'août en présence du *Gauleiter* Wagner.

Le NS-Reichsbund est introduit en Alsace ; un Badois en devient le chef. Le professionnalisme des équipes de Mulhouse, Colmar et Strasbourg est évidemment supprimé. Les clubs changent de dénomination. Ce qui est intéressant, c'est que des chefs régionaux ont été mis en place dans le cadre du *Fachamt*, des chefs nommés par arrondissement et par canton ayant pouvoir absolu, et que ces postes-là étaient occupés par des Alsaciens.

Un autre problème a eu des répercussions après la guerre, c'est celui du Red Star, l'un des clubs strasbourgeois. Les nazis l'ont confisqué à leur compte pour en faire le club SS d'Alsace, parce qu'il y avait partout des clubs formés de membres des SS. Les joueurs se sont retrouvés devant un problème : fallait-il rester ou s'en aller ? D'autres joueurs sont venus adhérer à ce club SS. Par opportunisme parce qu'on leur offrait un travail, ou étaient-ce des ralliés idéologiques ? Tout cela n'a jamais pu être vraiment éclairci ; mais parmi les joueurs, il y en avait sans doute qui y voyaient en quelque sorte une adhésion alimentaire. Les destins de ces joueurs professionnels que nous connaissons bien furent extrêmement variés. Keller, qui était un fils d'Allemand, a joué en Alsace avant 1918, puis en Allemagne ; il est revenu en France pour devenir international et jouer contre l'équipe nazie en 1936, puis est resté dans le sud de la France après 1940. Le dénommé Waechter, dont la famille était plutôt germanophile, est allé jouer au Red Star, mais on n'a jamais pu prouver qu'il y était allé par conviction. Le cas le plus flagrant et typiquement alsacien est celui d'Oskar Rohr, un joueur allemand de l'équipe du Racing qui voulait rester en Alsace en 1940. Quand les Allemands sont venus, l'autorité française l'a immédiatement mis en prison puisqu'il était Allemand. Il en est sorti parce qu'il s'est engagé dans la Légion étrangère. Il a été pris par les Allemands qui l'ont à nouveau enfermé puis l'ont fait sortir à condition qu'il s'engage sur le front de l'Est, ce qu'il a fait pour sauver sa peau. Il en est revenu et s'est installé dans son pays d'origine, près de Mayence. Quand les troupes françaises sont arrivées pour occuper le pays, il a de nouveau été arrêté et ramené à Strasbourg pour être enfermé. Quel parcours extravagant de ce double déserteur !

Quant aux pratiques sportives, elles fonctionnent comme dans les autres domaines de la vie politique, économique et sociale. Il n'y a rien d'original : les joueurs vont sur le terrain et font le salut hitlérien. Nous avons une belle photo de l'équipe du SR Colmar où l'on voit un acte audacieux : tous les joueurs sont alignés en train de faire le salut hitlérien, mais la tête carrément sur la poitrine, manière de se cacher. Évidemment, il y a eu des sanctions contre les contrevenants. Ces réactions méritent d'être citées parce que ce n'était pas facile et selon le cas, cela aurait pu aller très loin.

*

Venons-en à la fin de cette période. Le sport du nazisme est déconstruit par les Alliés qui avaient parfaitement connaissance de la situation et connaissaient les dirigeants. Les hommes qui ont dirigé le sport nazi sont passés par ce qu'on appelle la dénazification qui était le programme des Alliés, et la plupart de ceux dont j'ai cité les noms sont passés devant les tribunaux et ont quelquefois été enfermés pendant un certain temps. Puis ils sont sortis et peu de temps après, on les a revus à la tête du mouvement sportif que les Alliés ont laissé progressivement se reconstituer... J'ai parcouru assez longuement des documents qui montrent pourtant que les autorités françaises étaient vraiment soucieuses de ne plus laisser revenir ces gens-là, mais au fur et à mesure des années, à partir de 1949, ils étaient tous de retour.

Parmi eux, je peux citer von Mecklembourg, qui avait été le président du Comité olympique allemand. Il veut retrouver ses fonctions, invité par ses confrères, mais les Alliés refusent. Les Allemands désignent alors un autre grand nazi, Ritter von Halt, qui a eu un passé extrêmement lourd parce qu'en 1944, il a pris la succession de Tschammer à sa mort. Il devient donc le chef absolu du mouvement sportif de toute l'Allemagne et en 1950, ce grand nazi devient le président du Comité olympique allemand... Les Alliés, à ce moment-là, n'ont plus le pouvoir de l'écarter car la République fédérale a été fondée en 1949. Néanmoins, les Français responsables de l'Allemagne toujours occupée s'adressent directement à Adenauer pour lui demander de faire en sorte que ce personnage soit écarté de son poste. Adenauer n'a même pas réagi et les Alliés se sont inclinés. Quant à Guido von Mengden, chargé de presse auprès de Tschammer, il disait que « le NSDAP [Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, parti ouvrier allemand national-socialiste] a rendu au sport son sens et a rétabli ses valeurs les plus éminentes ». Nous savons quelles étaient les valeurs les plus éminentes : la conscience raciste. Il devient le secrétaire général du mouvement sportif allemand après la guerre. Georg Xandry, qui a été le secrétaire général du mouvement *Fachamt Fußball* pendant la période nazie, est revenu lui aussi en déclarant : « J'ai été toujours un grand démocrate et un grand libéral. » Je passe sur ce cas-là.

Peco Bauwens est un personnage assez pittoresque, si l'on peut dire dans cette situation de tragédie. Il a été membre du comité exécutif de la FIFA (Fédération internationale de football) avant 1939. Pendant toute la période de 1939 à 1942, il a tenté, avec quelques complices du fascisme italien, de s'emparer de ce mouvement pour le transférer en Allemagne. Ce personnage s'est heurté à l'opposition du secrétaire général de la FIFA qui était en Suisse, donc invulnérable ; c'était le fameux Ivo Schrickler dont j'ai parlé tout à l'heure, cet Alsacien allemand d'avant 1914 qui a tout fait pour que la FIFA reste aux mains des pays libéraux et démocrates. Après la guerre, Peco Bauwens, comme tous les anciens nazis, s'est justifié en disant : « Moi, j'étais un grand démocrate. J'étais même opprimé par les nazis parce qu'ils ne voulaient pas me donner le pouvoir. Ils ne voulaient pas me mettre à la place que je méritais. » Il était donc victime du nazisme ! Il a également affirmé, comme tous les autres, qu'il a fait partie de la conjuration du 20 juillet 1944 contre Hitler. Comme plusieurs millions d'Allemands, il était dans la conjuration... !

Une autre anecdote concernant Bauwens : en 1952, il arrive à Paris pour le premier match international France-Allemagne depuis la guerre – autant dire que le climat était tendu. Des spectateurs sont venus au stade en costume de détenu et les photos figuraient dans les journaux. Mais les Français savent recevoir et pendant le toast, le président du football allemand Bauwens est tellement étonné qu'il se lâche et dit : « Nous sommes tellement bien reçus ici qu'on pourrait croire que nous sommes chez nous. » Sept ans après la guerre, cela a jeté un froid... Après la victoire dans la coupe du monde, en 1954, c'est toujours le même qui dirige le football allemand ; c'est finalement une victoire des nazis, d'autant que l'entraîneur de l'équipe Sepp Herberger est également un ancien nazi, déjà entraîneur avant la guerre et qui inculquait à ses troupes les grands principes nazis. Lui-même n'avait cessé de lever la main et de signer *Heil Hitler*.

De même, le reporter Herbert Zimmermann – un ancien reporter nazi d'avant la guerre – a perdu la tête lors de la rencontre finale contre la Hongrie en 1954 : il a hurlé comme le faisaient Himmler ou Goebbels, en utilisant le vocabulaire nazi. Cela a impressionné certaines populations allemandes ; le film de Rainer Fassbinder, *Le Mariage de Maria Braun*, se termine avec un coup de feu et à l'arrière, quelqu'un hurle. C'est le fameux Zimmermann qui hurle : « *Wir sind Weltmeister, wir sind Weltmeister...* ». Il l'a crié au moins quinze fois sans pouvoir s'arrêter. On aurait cru à une victoire de l'armée allemande sur le front.

Quant à Bauwens, il s'est complètement lâché en parlant de « *Grosser Sieg* », de « Wotan qui nous a aidés », il a dit : « Nous avons perdu deux guerres mondiales, mais cette fois-ci, nous avons gagné. Nous l'avons emporté. » Il a aussi hurlé quelque chose à propos du *Führerprinzip* qui les a aidés à gagner, du *Deutschtum* qui est enfin ressuscité, de *losgestürmt* qui est une attaque violente des troupes. Et, terme le plus malheureux, il a utilisé le mot *Endsieg*, la fameuse victoire finale de l'armée allemande. C'était tellement scandaleux que la radio bavaroise qui retransmettait la célébration de la victoire a coupé le reportage pour ne pas inquiéter les Alliés.

Je n'ai plus le temps de parler de Carl Diem, mais c'est un personnage absolument repoussant parce qu'il a tout nié. Malgré toutes les démarches des Alliés, il est devenu le premier conseiller d'Adenauer pour le sport en Allemagne et a été couvert de toutes les décorations de la *Bundesrepublik*. À sa mort, de grands discours ont été lus, où il a été dit qu'il avait été un grand humaniste. En fait, le mode de défense de tous ces nazis était de se présenter ensuite comme de grands humanistes et des promoteurs de la construction européenne.

Témoignage de François AMOUDRUZ

Frédérique NEAU-DUFOUR : Je vais donner la parole à François Amoudruz, l'homme qui a vécu cette période. Il nous dira comment s'est manifestée cette pratique sportive pour lui qui était un tout jeune homme lorsqu'il a été arrêté en 1943 à Clermont-Ferrand et déporté, notamment à Buchenwald. Aujourd'hui, François Amoudruz est président d'une des grandes associations de déportés, la FNDIRP.

François AMOUDRUZ : Bonjour à tous et à toutes. On me demande en quelque sorte de compléter l'enrichissement qui vient de vous être apporté par deux invités éminents,

historiens du sport, par une expérience que j'aurais vécue concernant le sport. Je vais tout de suite vous mettre à l'aise : je n'ai pas vécu dans les camps de concentration le dixième de ce qui a été dit par Doriane Gomet, et complété par les déclarations d'Alfred Wahl.

J'ai été arrêté à Clermont-Ferrand il y a bientôt 69 ans, le 25 novembre 1943 ; j'étais étudiant en droit à l'université de Strasbourg, repliée là-bas. J'ai été dénoncé par un compatriote et livré par lui à la Gestapo. Après cinq semaines de cellule et un interrogatoire, je me suis retrouvé attaché à une autre personne par des menottes dans un train qui, passant par Paris, m'a conduit au camp de Compiègne-Royallieu, alors dénommé *Frontstalag 122*. De là, je suis parti le 17 janvier 1944 pour Buchenwald. Je ne vais pas vous raconter toutes mes péripéties de l'époque, car nous serions encore là très longtemps ce soir...

Pour relier mes propos aux exposés précédents sur le sport, c'est effectivement à Buchenwald que j'ai fait, si j'ose dire, mes premières armes de déporté, c'est-à-dire que je suis passé par les fameux blocs de quarantaine qui avaient pour but, en réalité, d'initier le nouvel arrivé à ce qu'était la vie concentrationnaire. C'est là que j'ai été amené à découvrir les appels qui duraient à la guise du responsable du moment chargé de faire le décompte des déportés, selon qu'il avait ou non envie d'en finir rapidement avec le comptage. Il se trompait intentionnellement et obligeait ainsi à recompter, et pendant ce temps-là, mes camarades déportés qui avaient plus d'ancienneté que moi et moi-même restions debout, sans bouger, parfois pendant des heures. On peut parler à ce moment-là de *Strafstehen* ; c'est quelque chose que j'ai vécu et je peux vous dire que c'est extrêmement pénible, premièrement parce que vous êtes là à vous demander quand ça va finir, et deuxièmement parce qu'à côté de vous se trouvent généralement des camarades blessés, malades ou fiévreux, qui ne tiennent pas debout et qu'on a amenés de force sur la place pour participer à l'appel, parce que même les grands malades doivent être comptés. Le décompte, c'est quelque chose de très important chez les nazis.

Tout à l'heure, nous avons parlé d'une des vertus du sport qui doit aussi contribuer à développer le sens de l'hygiène ; les nazis sont particulièrement bien placés pour en parler. Nous, nous étions couverts de poux, et c'était incroyable ce que nous avions comme petites bêtes qui trottaient sur nous. Il était impossible de songer à s'allonger sur la paille, d'abord parce que nous avions plein de poux sur nous et ensuite parce que les pailles étaient pleines de poux. Le « sport » consistait à faire la chasse aux poux, c'est-à-dire à rester assis les jambes pendues par rapport au châlit qui allait nous recevoir pour quelques heures de soi-disant repos : il s'agissait d'attraper le plus possible de poux, et il y avait des techniques avec les pouces pour coincer ces bestioles. Des moments pareils ne s'oublient pas et je m'en souviens fort bien.

J'ai vécu aussi des séances de *Sportmachen* – ce sont des expressions que je suis prêt à accueillir et qui sont certainement fondées sur des documents historiques, mais nous ne les connaissions pas. Durant le temps que j'étais à Buchenwald, qui n'a pas duré tellement longtemps, il m'est arrivé de faire partie bien malgré moi d'un commando de travail, *Arbeitskommando*. Ce commando partait au pas cadencé, sortait du camp et le longeait par l'extérieur, sans savoir où il allait. L'exercice soi-disant sportif – bien que je n'ai jamais entendu ce terme de la bouche d'un SS – consistait à aller jusqu'à la carrière non pas pour y travailler, mais pour nous faire prendre à chacun une pierre et la

ramener au camp de Buchenwald, toujours au pas plus ou moins cadencé, pour la déposer ; et une autre équipe viendrait quelque temps plus tard reprendre ces pierres et les retransporter à la carrière. Je pense que vous avez compris tout l'intérêt de la chose, qui consistait en réalité à démontrer aux déportés qu'ils étaient d'une inutilité complète, et à faire en sorte que ces camarades de tous âges et de toute condition sociale, politique, intellectuelle, etc., se persuadent bien que ça n'allait qu'empirer ; cette situation démontrait que l'individu devenu *Häftling*, c'est-à-dire détenu, allait dépérir petit à petit, aller cesser d'être un être humain, allait devenir une loque, n'était plus de toute façon – ce sont des termes que nous avons entendus – qu'un *Stück*, un « morceau ». C'était là le complément de l'entreprise de déshumanisation que nous avions subie sans même nous en rendre compte au moment où, à l'arrivée au camp, on a distribué les costumes rayés et les numéros de matricule pour dire que François Amoudruz n'était plus que le 40 989.

Déshumanisation. Devenir des sous-hommes. Nous n'étions plus que des *Untermenschen* aux yeux des SS. Nous nous enfoncions petit à petit, car la dégradation se faisait par paliers et non pas d'une façon brutale – la brutalité, ils savaient faire, mais là, c'était plus raffiné, si l'on veut. Les camarades qui n'avaient pas en eux une force de résistance cérébrale et morale pour lutter intérieurement contre ces tentatives d'anéantissement de l'être humain, par paliers successifs, ne tenaient pas le coup longtemps.

Pour compléter ce tableau déjà bien noir, sachez qu'à cette dégradation morale et mentale s'ajoutait la dégradation physique par laquelle j'aurais aussi pu commencer mon histoire. Petit à petit, avec les insuffisances alimentaires, avec ce qu'on appelle l'avitaminose, c'est-à-dire la privation de vitamines indispensables à l'être humain pour tenir debout, nous avions une raison supplémentaire de baisser les bras et de nous dire « c'est foutu, tu vas crever comme les autres, ce n'est pas la peine... » Oui, mais quand on commence à entendre ça dans son cerveau, c'est à ce moment-là que l'être humain réagit et dit : « Non, je refuse systématiquement tous les ordres qu'on me donne, je vais peut-être les exécuter parce que je ne pourrai pas faire autrement, comme un automate, mais je vais réagir, je vais résister, non seulement je vais résister, mais je vais communiquer mon esprit de résistance, je vais essayer de le faire partager à d'autres de manière à ce qu'ils s'en sortent aussi, et nous nous en sortirons. » Je vous recommande vivement un livre de Robert Antelme sur les camps de concentration intitulé *L'Espèce humaine*, comportant un passage merveilleux que je ne vais pas vous lire parce que ce serait un peu long. Vous y trouverez, mieux écrit que je ne le dis – mais je le dis devant vous et cela a peut-être une portée particulière –, ceci : l'être humain, tant qu'il a quelque chose dans la tête en quelque sorte, va réagir à ces brimades, à ces tortures, aux assassinats auxquels on le fait participer, à ces courses vers le soi-disant *Waschraum*, l'endroit où on est censé se laver sans eau chaude, sans serviette, sans savon, sans brosse à dents, uniquement pour recevoir des coups à l'entrée et à la sortie. Quand vous avez vécu ça, et si vous arrivez à le surmonter, la partie est à moitié gagnée.

Elle ne l'est qu'à moitié parce que vous ne savez pas ce qui vous attend. Ce dont je vous parle remonte à janvier 1944, et ce qui m'a attendu était encore pire. Pourquoi ? Parce que Buchenwald était administrativement géré et dirigé par les résistants allemands antifascistes, qui avaient été arrêtés en 1933 et qui avaient mis le marché en main aux SS à Buchenwald dont ils avaient construit une partie des bâtisses après avoir arraché

toute la forêt en disant : « Puisque ce camp devient une ville importante composée d'êtres humains, avec des baraques, avec tout ce que cela comporte comme notions d'hygiène, d'alimentation, etc., il faut nous laisser le diriger. Sinon, ça sera le bordel complet, la pétaudière, ça va être une pagaille épouvantable et si vous nous laissez faire, on aura peut-être un peu plus de discipline. » Mais ce que j'ai vu après, à Flossenbürg par exemple... Flossenbürg se trouve dans l'Oberpfalz à la frontière tchèque, pas très loin de Nuremberg. C'est à 800 mètres d'altitude comme à Buchenwald et il y a une carrière comme à Buchenwald – c'est parce qu'il y a des carrières qu'il y a des camps de concentration, vous pouvez également le vérifier au Struthof. Flossenbürg est dirigé non pas par des politiques allemands, mais par des assassins, des pervers, des salauds, des ordures qui ne méritent que la corde pour les pendre, qui ont droit de vie et de mort sur vous. C'était du sport d'essayer de surmonter ça. Je vais vous le dire : lorsque nous sortons d'un wagon à bestiaux en tenue rayée, la population de Flossenbürg est là, nous passons devant elle, et qu'est-ce qu'ils font, ces Bavarois ? Ils hurlent contre nous, nous crachent dessus et nous lancent des pierres. Ça, c'est un succès pour la propagande d'un dénommé Goebbels qui a mis dans la tête des gens – ce n'est pas pour défendre les Bavarois, il y en a de toutes sortes – que les déportés du camp sont des assassins, des terroristes, des voyous. Et ça marche...

Pour terminer, à propos de *Sportmachen und Exerzierung*, j'ai fait les marches de la mort. En avril 1945, au lieu de nous laisser dans le SS Sonderkommando où j'étais, le commandant a décidé de le vider complètement. C'est une épreuve sur laquelle je n'insisterai pas maintenant, mais je voulais dire qu'à l'occasion de ces marches de la mort, des phénomènes de solidarité exceptionnels et rares se sont fait jour, où certains camarades qui ne pouvaient plus avancer ont été soutenus physiquement par d'autres qui avaient encore la force de le faire. L'un d'eux a dit à un moment donné « je ne peux plus, laissez-moi sur le bord de la route » ; peu de temps après, il était abattu d'un coup de revolver dans la nuque par un sous-officier SS qui passait à bicyclette. Je ne me permettrai pas de qualifier cela de sportif. Pas plus que la séance d'anthropophagie à laquelle j'ai assisté le moins longtemps possible, par le fait de camarades qui avaient tellement faim qu'ils se sont jetés sur un autre.

Ces expériences concentrationnaires sont extrêmement pénibles et difficiles à raconter et à rapporter. D'une certaine manière aussi, elles ont été, lorsque j'ai pu reprendre une vie normale alors que je pesais 30 kilos quand je suis rentré, une source d'enrichissement : elles ont déterminé en moi la volonté de continuer à me battre à travers les mouvements et les diverses associations, et surtout – je crois que c'est le plus important – à faire partager cela à nos compatriotes et aux jeunes des collèges et des lycées, quand nous en avons encore la force, parce que nous ne sommes plus très nombreux à être capables de donner des témoignages. Mais je peux vous dire une chose : quand je le fais, j'ai le sentiment d'avoir conquis mon auditoire, non pas par la force inhérente au témoignage en soi, mais parce que j'ai appris à ces jeunes ce qu'étaient le nazisme et les idéologies totalitaires et que de ce fait, ils devaient eux-mêmes, alors qu'ils étaient en train de devenir des hommes pourvus d'une carte d'électeur, savoir faire le tri au moment des élections entre ce qui se fait et ce qui ne doit pas se faire. Je crois que cela a une valeur que vous me permettrez de considérer comme extrêmement forte. Je vous remercie.

Frédérique NEAU-DUFOUR : Merci beaucoup, François. Nous ne doutons pas un seul instant que vous ayez cette force de conviction auprès de nos jeunes élèves, puisque vous l'avez aussi avec nous-mêmes. Nous sommes désolés de savoir que dans dix ans ou peut-être moins, il faudra avoir trouvé une autre solution que la force du témoignage pour faire passer le message auprès des jeunes.

J'en profite pour saluer le secrétaire général de l'Association des parlementaires européens qui est dans cette salle avec un certain nombre de jeunes étudiants en hautes études européennes ; je crois qu'il est très important de dépasser le cadre franco-français et de voir cette histoire, cette mémoire et cet avenir à l'aune de l'Europe. Merci de votre présence.

Débat

Question : Je remercie beaucoup M. Amoudruz, et c'est vraiment dommage que nous n'ayons pas plus de témoignages dans les écoles ou dans les séances publiques. Comme le disait Mme Neau-Dufour, dans dix ans, il n'y aura plus personne. Il est absolument nécessaire que toutes ces personnes qui ont vécu dans des camps de concentration puissent exprimer leur vécu. Un jour, à Haguenau, je devais expliquer la mort de Guy Môquet, et j'ai aussi donné l'indication de mon passé, même s'il était moins important. D'emblée, on m'avait dit que je n'allais pas être écouté et que cela n'intéressait pas les jeunes de 17 ou 18 ans, mais c'est le contraire qui s'est produit. Durant trois heures, j'ai pu ficeler les deux classes et les élèves ne cessaient de me poser des questions. Il est donc absolument nécessaire, surtout dans les écoles, qu'elles soient primaires, secondaires ou universitaires, que les jeunes puissent écouter nos témoignages.

J'ai été par exemple avec mon petit-fils de 7 ans à Cannes. Ce dernier voulant jouer au football, nous sommes allés devant le terrain de foot. Voyant ma voiture, deux jeunes lycéens sont venus vers moi en me demandant si je suis du 67. J'ai dit que oui. « Racontez-nous sur la guerre », ont-ils dit. J'avais une heure de temps. Les deux jeunes étaient désorientés, car ils apprenaient à l'école ce qui n'existait pas : on leur disait que les malgré-nous étaient des volontaires, et d'autres choses atroces. J'estime que l'Éducation nationale devrait prendre en compte ces considérations.

Marcel SPISSER, président des Amis du mémorial de l'Alsace-Moselle : Je pense que l'Éducation nationale fait bien son boulot. Je connais beaucoup de professeurs d'histoire et quasiment tous ceux d'Alsace, et je peux vous dire qu'absolument tous actuellement, même s'ils n'arrivent pas à terminer le programme, traiteront le chapitre sur la déportation. Ici, en Alsace, on commence de plus en plus à parler des malgré-nous. Je ne dis pas qu'il n'y a plus de travail à faire, mais j'ai vu par exemple M. Amoudruz passer dans les classes ; il savait, comme vous-même savez le faire, passionner les élèves qui posaient des questions. Je voudrais ajouter que nous sortons d'une période complètement sinistrée en ce qui concerne l'enseignement de l'histoire : pensez qu'on a supprimé pour la première fois depuis la guerre l'enseignement de l'Histoire en terminale S ! Par conséquent, dans les autres classes qui viennent avant, il fallait supprimer et supprimer pour qu'on puisse quand même balayer toute la période historique et matériellement, on n'avait plus le temps de s'appesantir sur ces questions. Je n'ai qu'un souhait, c'est que nous puissions très rapidement de nouveau enseigner l'Histoire dans toutes les classes de terminale et, après cette parenthèse, que nous ayons

le temps d'apprendre cette période à nos enfants. Je compte sur les enseignants, je sais qu'ils font leur devoir.

Question : Doriane Gomet, vous disiez qu'il y a deux grandes catégories, le sport librement consenti et celui imposé par le camp. Dans la catégorie des librement consentis, y avait-il des disciplines bannies, soit parce qu'elles auraient éventuellement pu faciliter une évasion, soit parce qu'elles étaient politiquement connotées, comme le rugby à XIII qui, en France, avait été pratiquement éliminé par l'occupant ?

Doriane GOMET : Je n'ai jamais pu indiquer si c'était du rugby à XIII ou non, donc je ne pourrai pas vous répondre. Le tir, je n'en ai jamais vu. L'escrime, par contre, oui, je dirais dans les deux tiers des oflags. À l'oflag IV-D, le cercle de Hoyerswerda était implanté depuis 1940, et ils ont demandé des armes et des fleurets à la France ; la Fédération française d'escrime ayant livré des armes directement, l'escrime était largement répandue dans les oflags. Dans certains stalags aussi : la IV-B par exemple avait une section escrime qui s'était largement développée. Par contre, à l'oflag II-B et II-D, il y a eu des soucis avec le commandant allemand du camp qui refusait pour diverses raisons de mettre en place la section. Quand je développe ce sujet, mon idée sous-jacente est de dire que l'escrime est perçue par les Allemands comme un sport et non pas une pratique martiale et du coup, ils l'acceptent, d'autant que c'est une pratique pour officiers allemands comme c'est une pratique, culturellement parlant, très ancrée dans les mêmes valeurs.

Question : Votre travail sera-t-il publié ?

Doriane GOMET : Je soutiens le 28 novembre 2012 à Lyon, donc ce n'est pas encore publié car c'est strictement interdit ; il faut d'abord que les choses se fassent correctement sur le plan législatif. Pour la suite, je suis en relation avec Fabrice d'Almeida qui a quelques contacts avec Fayard, et nous allons voir si une publication est possible, notamment pour la partie sur les déportés qui serait la plus entendue pour l'instant.

Frédérique NEAU-DUFOUR : Je vous remercie pour votre attention. Merci aux intervenants ainsi qu'à Arlette Hasselbach et Marie-Claire Allorent d'avoir représenté l'Association des amis de la Fondation pour la mémoire de la déportation